

Sénèque

Autor(en): **Farel, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **38 (1905)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379782>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SÉNÈQUE

PAR

PIERRE FAREL

pasteur à Congénies (Gard).

Je me suis pris d'un bel enthousiasme pour Sénèque : me trouvant en possession de ses œuvres complètes, sous la forme d'un charmant petit volume de l'édition d'Amsterdam, 1634, acheté jadis chez un bouquiniste de Nîmes, à l'époque lointaine où j'y faisais ma rhétorique, j'ai essayé souvent depuis de faire la connaissance de ce grand esprit, mais je n'y parvenais qu'imparfaitement, dans des lectures à bâtons rompus et qui ne faisaient pas partout la lumière : à la fin pourtant, grâce à plus de suite et à plus d'effort, le jour s'est fait et je me suis trouvé sous le charme. Il me semblait que je découvrais Sénèque et j'en ai parlé à tout venant ; je m'en suis même rendu insupportable. Ai-je enseigné quelque chose à quelqu'un ? du moins il me semblait que j'apprenais moi-même des choses que je savais mal ou que je ne savais pas du tout. J'ai pensé qu'elles pourraient en intéresser d'autres et mes lectures de Sénèque ont fait l'objet d'un travail que j'ai lu en partie à notre Union pastorale. Il n'y fut pas mal accueilli ; depuis, l'ayant complété et mis au point, je l'ai donné à lire à des juges compétents, qui m'ont encouragé à le publier.

Que j'avertisse les lecteurs de cette *Revue*, qui veut bien accueillir mon travail, qu'il n'est pas l'œuvre d'un savant : on n'est pas savant quand on est l'homme d'un seul livre

homo unius libri. Je ne suis guère sorti de mon petit volume, très compact, il est vrai, au caractère très fin. Pourtant, je serais ingrat, si à cette place, je ne disais que mon cher et regretté ami, M. J. Vielles, voulant ménager mes yeux, m'a fait présent de l'in-folio de Juste Lipse, édition de 1614, où j'ai trouvé, avec de plus gros caractères, des notes précieuses. Ainsi muni, j'ai lu et relu, j'ai pris des notes ; et ce sont ces notes prises au cours de lectures assidues et rangées sous un certain ordre, que j'offre aux lecteurs de cette Revue. J'espère que de la lecture de ce travail, où l'on se trouvera directement en contact avec Sénèque, l'image du philosophe se dégagera suffisamment ; c'est du moins ce que m'a assuré un bon juge, M. Ménégos. Si à la fin de cette lecture, pour ceux qui voudront aller jusqu'au bout, j'ai donné à quelqu'un quelque goût pour Sénèque, si j'ai acquis à celui-ci quelque fidèle, si j'ai donné à quelqu'un le désir de le connaître mieux, je serai suffisamment récompensé de mes peines.

J'avais une idée en me livrant à cette étude ; je voulais savoir quel était l'état d'esprit d'un homme en dehors de toutes les clartés de la révélation ; car Sénèque n'a eu pour maîtres que les sages de la Grèce qu'il nomme plusieurs fois. Il a eu les lumières de sa raison ; il a bien connu les Juifs, mais ne leur a rien emprunté ; et c'est pure imagination que les rapports qu'il aurait eus avec l'apôtre Paul. Sénèque nomme avec révérence les sages qui l'ont instruit, et il suffit qu'il y en ait un qu'il ne nomme pas, pour affirmer qu'il ne lui doit rien. Ses paroles, dont nous pourrions faire une liste assez longue et qui rappellent des paroles de nos Ecritures, ne sont que d'heureuses rencontres, tout à l'honneur de notre philosophe.

Après toutes les belles choses que j'ai trouvées dans Sénèque, je me plais à croire que, si par l'apôtre Paul, il avait appris à connaître Jésus, il l'aurait admiré et l'aurait nommé. Il se serait senti en communion d'esprit avec l'homme qui avait recommandé comme lui la vie simple, comme lui avait recommandé qu'on recherchât par-dessus tout la justice, comme lui, qu'on ne craignît pas la mort ; et il aurait certai-

nement, il me le semble du moins, mis sa croix à côté du coffre (*arca*¹) où fut enfermé Régulus, du poignard dont Caton se perça le sein, et de la ciguë que but Socrate, qu'il appelle quelque part *medicamentum immortalitatis*. (*De Providentia*, ch. III.)

I

Avant d'aller plus loin, je pense qu'il faut que je dissipe deux ou trois préjugés qui nuisent à Sénèque dans beaucoup d'esprits. On dit de lui : C'était un phraseur, disons-le mot, un rhéteur ; de rhéteur à sophiste, il n'y a pas loin, et l'on ne manque pas de dire : Il écrivait bien de belles sentences, mais ne les mettait pas en pratique ; il prêchait le mépris des richesses, mais ne dédaignait pas d'en posséder d'énormes.

Sénèque ne fut pas un rhéteur, si l'on entend par là l'homme qui s'occupe, dans ce qu'il dit, de la forme plus que du fond.

D'abord, il n'a fait de sa plume ou de son stylet qu'un très noble usage. Il a traité de grands sujets, et les a traités dignement.

La plupart de ses écrits ont un but pratique, comme en général sa philosophie, ainsi que nous le verrons. Son traité *De la Clémence* fut composé pour Néron, c'est-à-dire pour quelqu'un qui devait exercer le pouvoir suprême. Ce traité n'aboutit guère, mais que celui qui a converti ses catéchumènes lui jette le premier la pierre ; du moins, ce traité allait bien à son adresse. Sénèque a composé trois traités touchants intitulés *Consolation* : l'un adressé à sa mère pour la consoler de son propre exil, l'autre adressé à Polybe pour le consoler de la mort de son frère, l'autre adressé à Marcia pour la consoler de la mort de son fils. Chacun de ces traités, qui demanderaient une étude spéciale, est moins un discours qu'un acte qui honore celui qui l'a accompli. Il y a ensuite la collection des lettres à Lucilius, dont pas une n'est banale, qui sont les lettres d'un directeur de conscience.

¹ Vita autem honesta actionibus variis constat : in hac est Reguli arca, Catonis scissum manu sua vulnus, Rutilii exsilium, calix venenatus qui Socratem transtulit e carcere in cœlum. (Ep. 67.)

Chacune veut enseigner, instruire, pousser au bien, fortifier la volonté ; chacune est un acte, et je ne sais de qui on pourrait publier une correspondance aussi substantielle, et se tenant toujours sur les sommets.

Voici, au reste, les divers traités de Sénèque dans l'ordre où ils sont donnés dans mon volume : le *De ira*, la *Consolatio ad Helviam*, la *Consolatio ad Polybium*, la *Consolatio ad Marciam*, le *De Providentia*, le *De tranquillitate animi*, le *De constantia sapientis*, le *De clementia*, le *De brevitae vitæ*, le *De beata vita*, le *De otio sapientis*, le *De beneficiis*, et les lettres à Lucilius, au nombre de 124 ; après, viennent les sept livres des questions naturelles.

Tous ces traités, dont les sujets divers sont très sérieux, ne sont certainement pas l'œuvre d'un rhéteur, et nous n'aurons pas de peine à nous convaincre que personne n'eut plus que Sénèque le respect de la parole écrite ou parlée.

Sénèque fut encore moins un sophiste qu'il ne fut un rhéteur. Il dit quelque part que le signe qu'on est dans la vérité, c'est de vouloir toujours la même chose, et je ne sache pas de pensée plus fidèle à elle-même que celle de Sénèque, ce qui n'est certainement pas d'un sophiste.

Il dit à satiété que la philosophie donne la règle de la vie, qu'il faut l'apprendre de telle sorte que ce qui était des paroles devienne des œuvres (ép. 108), que personne ne mérite plus mal des hommes que ceux qui ont appris la philosophie comme un métier lucratif (*artificium venale*) [*ibid.*]. « Ces marchands de philosophie vivent autrement qu'ils n'enseignent à vivre. Ils donnent dans leurs personnes l'exemple et la preuve de l'inutilité de leur enseignement. Un tel maître, dit-il, ne peut pas m'être plus utile qu'un pilote qui, dans l'orage, a le mal de mer¹. » (Ep. 108.)

Voilà, certes, qui n'est pas le langage d'un sophiste, d'un homme qui jongle avec les paroles et les idées.

Ecoutez encore ce qu'il dit à la fin de l'ép. 88. Après avoir blâmé les subtilités excessives de certains philosophes, par

¹ Non magis mihi potest quisquam talis prodesse præceptor, quam gubernator in tempestate nauseabundus.

où il est arrivé qu'ils parlaient mieux qu'ils ne vivaient, il écrit : « Protagoras dit que, sur toute chose, on peut soutenir le pour et le contre : et qu'on le peut même sur la question de savoir s'il est possible de soutenir en tout le oui et le non. Nausiphanès nous dit que, de tout ce qui paraît être, il n'y a pas une chose qui soit plutôt que de n'être pas. Parménide dit que, de tout ce qui est, rien n'est en général (*in univsum*). Zénon d'Elée dit que rien n'importe : *omnia negotia de negotio dejecit* ; il dit que rien n'existe. Voilà où en sont, à peu près, les Pyrronhiens, et les Mégariens, et les Eritriens, et les Académiciens, qui ont inauguré une science nouvelle, laquelle consiste à ne rien savoir. Rejette tous ces systèmes dans la troupe vaine des études libérales (les sciences pures, scolastiques). Ceux-là (les professeurs des sciences libérales) m'enseignent un savoir inutile (pour la vie morale), ceux-ci m'ôtent l'espoir de toute science. Il vaut mieux savoir des choses même vaines que de ne savoir rien du tout. Ceux-là ne projettent devant moi aucune lumière qui dirigerait ma vue vers le vrai ; ceux-ci me crèvent les yeux. Si j'en crois Protagoras, il n'y a rien dans le monde qu'incertitude. Si j'en crois Nausiphanès, cela seul est certain, qu'il n'y a rien de certain. Si c'est Parménide, il n'y a rien que l'un ; si c'est Zénon, pas même l'un. Que sommes-nous donc ? Que sont les choses qui nous entourent, entretiennent notre vie et nous soutiennent ? tout l'ensemble des choses est une ombre ou vide ou trompeuse. Je ne saurais dire si j'en veux davantage à ceux qui nous condamnent à ne rien savoir qu'à ceux qui ne nous ont même pas permis de ne savoir rien ¹. » (Ep. 88.)

Si Sénèque a été un rhéteur et un sophiste, c'est sans l'avoir voulu, car personne n'a plus blâmé, détesté que lui les gens de cette sorte.

¹ Non facile dixerim utrum magis irascar illis qui nos nihil scire voluerunt, an illis qui ne hoc quidem nobis reliquerunt, nihil scire. (Je ne suis pas sûr de comprendre la nuance.)

II

Mais l'on dira : Sénèque a été un dilettante de l'art d'écrire et a sacrifié plus que de raison aux grâces du style.

Sur ce point, je vais encore lui donner la parole, assuré qu'il se défendra mieux que je ne saurais le défendre moi-même.

Sénèque n'a pas voulu être préoccupé du bien dire autant que du bien faire et il a eu sur le style les idées les plus justes et les plus saines : vous allez vous en assurer.

Nous avons d'abord dans le traité *De tranquillitate animi* un passage qui donne jour sur son état d'âme et sur les règles qu'il suivait en écrivant.

« Dans mes études sur Hercule, je pense qu'il vaut mieux considérer les choses mêmes et parler à cause d'elles, en somme adapter les paroles aux choses afin que partout où elles nous conduisent le discours suive sans effort. Qu'est-il nécessaire de composer des écrits qui durent des siècles ? As-tu la prétention d'occuper de toi la postérité ? tu es né pour mourir. Un cortège funèbre muet fait moins d'embarras. C'est pourquoi pour employer ton temps, en vue de ton profit, non pour emboucher la trompette, écris ce que tu écris d'un style simple ; il faut moins de labeur pour ceux qui étudient au jour le jour. Pourtant là où l'esprit est soulevé par la grandeur de la pensée, il cherche de grandes paroles, il lui faut un langage plus élevé, comme son souffle est plus profond ; et le style s'adapte à la grandeur du sujet. Mettant alors de côté les règles et le jugement plus rassis, je me sens emporté dans les hauteurs et je parle d'une bouche qui ne semble plus être la mienne. » (*De tranquillitate*, chap. 1^{er} : *ore jam non meo.*)

Ainsi donc l'exacte adaptation des paroles aux choses sans aucune préoccupation de gloire future, et, quand le sujet le veut, ne pas se refuser un coup d'aile vers les sommets, telles sont les règles d'écrire de Sénèque : voilà bien un écrivain de tout repos et nous trouverions des indications de même

nature dans ses autres ouvrages et en particulier dans ses lettres à Lucilius.

Je ne me refuse par le plaisir de donner quelques extraits d'une lettre bien intéressante tout entière consacrée au style et au jugement qu'il permet de porter sur un écrivain, voire sur une époque.

(Ep. 114.) « Déjà les Grecs disaient : le style, la manière de parler d'un homme est telle que sa vie. De même que l'action oratoire (*actio*) de chacun ressemble à sa parole, ainsi la manière de dire se modèle sur les mœurs publiques. Lorsque la discipline d'une société a fléchi et qu'elle s'abandonne aux plaisirs, une preuve du relâchement des mœurs, c'est la façon relâchée d'exprimer, si seulement elle n'est pas le fait d'un ou deux écrivains, mais si elle est approuvée et admise... Les Romains ayant perdu le goût de leurs vieilles habitudes, se sont mis en quête de nouveautés dans leur manière de parler : les uns font revivre d'anciennes locutions tombées en désuétude, d'autres en forment de nouvelles et qu'on ne connaissait pas ; ils empruntent des mots aux langues étrangères : il y en a qui parlent par aphorismes obscurs...

» Partout où tu verras un langage corrompu, ne doute pas que les mœurs ne se soient écartées de la droite ligne. De même que le luxe exagéré des festins, le luxe des vêtements sont les signes d'une société malade, ainsi la licence du langage, si seulement elle est assez générale, donne la preuve que les cœurs d'où les paroles procèdent sont sur une voie de décadence. Et il ne faut pas s'étonner que ces propos corrompus soient reçus avidement non seulement par la vile multitude mais aussi par la masse des gens bien cultivés : tous ces gens-là diffèrent entre eux en effet par le vêtement, non par le jugement ¹. »

De son temps Sénèque a vu et déploré le naturalisme comme la pornographie : il y avait aussi de son temps des esthètes qui ne voulaient que des expressions recherchées, remontant aux Douze Tables ; il y en avait au contraire qui n'ad-

¹ *Togis enim inter se isti, non judiciis distant*

mettaient que le langage vulgaire le plus usité et qui tombaient dans la sordidité : *in sordes incidunt*. Les deux genres sont également corrompus et faux, autant que celui qui ne voudrait désigner les choses nécessaires et usuelles que par des expressions poétiques et ronflantes. « L'un soigne sa personne plus qu'il n'est juste, l'autre se néglige de même : celui-ci épile même ses jambes, celui-là n'épile pas même ses aisselles ¹. On voit des gens dont les uns s'épilent la barbe, d'autres l'épilent par place, d'autres tondent et rasent les moustaches, conservant tout le reste, d'autres portent des vêtements de couleur étrange, une toge éclatante : ils font tout pour attirer les yeux : qu'on les blâme si l'on veut, pourvu qu'on les regarde ² ; telle est la façon d'écrire de Mécène et de tous les autres qui ne se trompent pas par hasard, mais le sachant et le voulant. Cela vient d'un grand mal moral. » Celui qui parlait ainsi devait respecter son stylet. Encore une citation sur ce point.

(Ep. 115.) « Je ne veux pas, mon Lucilius, que tu te mettes trop en peine des mots et des tournures des phrases : j'ai d'autres soucis à te donner. Cherche ce que tu dois écrire, non de quelle manière tu le dois, et ne le cherche pas pour l'écrire mais pour le sentir. Cherche à appliquer à toi-même les choses que tu as senties et comme à te les imprimer en toi. Celui-là, quel qu'il soit, dont tu verras le style soigné à l'excès et limé, sache que son âme est non moins occupée de bagatelles. Un grand esprit parle plus simplement et sans tant d'embarras : tout ce qu'il dit est plus fort qu'il n'est soigné. Tu as connu beaucoup de jeunes gens à la barbe et à la chevelure luisante, qui avaient l'air de sortir d'une boîte : tu n'attendais d'eux rien de fort ni de solide. Le style est le visage de l'âme ³ : s'il est soigneusement tondu, parfumé et frisé, il donne la preuve de quelqu'un qui n'est pas non plus sincère et qui a quelque chose de corrompu (*fracti*). Ce n'est

¹ Alter se justo plus colit, alter se justo plus negligit : ille et crura, hic nec alas quidem vellit. — Epiler ses aisselles était de rigueur pour un Romain bien élevé.

² Volunt vel reprehendi, dum conspiciuntur.

³ Oratio vultus animi est.

pas un ornement viril que la mignardise ¹. S'il nous était possible de voir l'âme d'un homme de bien ; oh ! la belle, la sainte figure qui nous apparaîtrait resplendissante de magnificence et de paix. » Donc en vue d'avoir un bon style, il faudra avoir l'âme bonne (*bona mens*), et là-dessus, Sénèque exhorte Lucilius à s'adonner à la philosophie.

« C'est pourquoi, dit-il, la philosophie te donnera ce à quoi rien n'est comparable : jamais tu ne connaîtras le regret ². A cette félicité si solide, qu'aucune tempête n'ébranlera, ne te conduiront pas des paroles habilement arrangées en un style facile et coulant. Que les paroles aillent comme elles veulent pourvu que l'âme soit bien constituée, pourvu qu'elle soit grande, sans souci de l'opinion et s'approuvant elle-même dans les choses mêmes qui déplaisent aux autres, qu'elle juge de ses progrès par sa manière de vivre et estime qu'elle sait dans la mesure où elle diminue ses convoitises et ses craintes. »

Je ne résiste pas encore au plaisir de faire cette autre citation empruntée à l'épître 75 : « Tu te plains, écrit-il à Lucilius, de recevoir de moi des lettres moins soignées : mais qui parle en un style minutieusement soigné si ce n'est celui qui veut parler d'une façon déplaisante ³ ? Tel serait mon langage parlé, sans façon et facile, si nous étions assis ensemble, ou si nous nous promenions, telles je veux que soient mes lettres : qu'elles n'aient rien de recherché, ni d'artificiel. Si c'était possible, j'aimerais mieux te montrer ce que je sens que te le dire ; quand même je discuterais, je ne frapperais pas du pied, je ne ferais pas de grands gestes, je n'élèverais pas la voix ; je laisserais cela aux orateurs, me contentant de te faire connaître mes sentiments sans les parer, sans te les exposer non plus d'un air détaché. Il me suffirait de te prouver que je sens ce que je dis, que non seulement je le sens, mais que je l'aime... Je ne veux certes pas qu'on parle sèchement et maigrement de sujets si grands : en effet la philosophie ne

¹ Non est ornamentum virile concinnitas.

² Numquam te pœnitebit tui.

³ Quis enim accurate loquitur, nisi qui vult putide loqui.

renonce pas à faire usage du talent. Cependant il ne faut pas donner beaucoup d'étude aux mots. Que ce soit le but que nous nous proposons, de dire ce que nous sentons et de sentir ce que nous disons. Que le langage soit d'accord avec la vie. Celui-là a rempli tout son devoir qui est le même et quand tu le vois et quand tu l'entends¹. » (Ep. 75.)

Voilà sans doute le contraire d'un sophiste et d'un rhéteur, et il serait bien étrange que Sénèque eût parlé pour se condamner, donné des verges pour se faire battre. Au reste nous pouvons voir ce sentiment exprimé partout. Il plaint quelque part celui qui passe sa vie sous un masque.

III

Et nous voici amené à cet autre reproche qu'on lui fait couramment : un beau moraliste qui ne conforma pas sa vie à ses maximes ; il fit l'éloge de la pauvreté et il écrivait au milieu du luxe sur une table élégante avec stylet d'or.

Nous avons justement sur ce point la défense qu'il a faite de lui-même et nous allons le laisser parler.

Ce qui frappe en Sénèque, c'est sa sagesse, son bon sens, sa juste mesure, sa modération, sa modestie.

Il dit à sa mère dans le traité qu'il lui adresse pour la consoler de son propre exil : La prospérité n'exalte pas le sage, ni l'adversité ne l'abat ; il est toujours appliqué à placer le plus qu'il a pu de ses biens en lui-même, à avoir tout contentement au dedans de soi. Mais quoi ? est ce que je prétends être sage ? pas du tout. Car si en vérité je pouvais me flatter de l'être, non seulement je nierais que je sois malheureux dans l'exil, mais je me déclarerais le plus fortuné des mortels et je déclarerais que j'ai été rapproché de Dieu². Maintenant, ce qui est suffisant pour adoucir toutes les misères, je me

¹ *Concordet sermo cum vita. Ille promissum suum implevit, qui et eum videas illum et eum audias idem est.*

² *Quid ergo? Sapientem me esse dico? Minime. Nam id quidem si profiteri possem non tantum negarem miserum me esse, sed omnium fortunatissimum et in vicinum Deo perductum prædicarem.*

suis livré aux hommes sages, et ne me sentant pas assez fort pour me défendre, je me suis réfugié dans le camp d'autrui, dans le camp de ceux qui se défendent facilement et protègent ce qui leur appartient.» (*Ad Helviam*, chap. 5.)

Nous trouverions d'autres passages où, faisant trois classes de ceux qui s'adonnent à la sagesse, il se place dans la dernière (ép. 75, et ailleurs). Il raconte à Lucilius que, malgré son âge, il suit les leçons d'un philosophe; tout le long de sa vie, écrit-il, il faut apprendre à vivre (ép. 76¹).

Mais nous avons quelque chose de plus topique encore. De son temps, on disait de lui et des philosophes ses pareils : « Ils disent et ne font pas. » Voici comment Sénèque répond dans son traité *De vita beata*. Après avoir énuméré tous les reproches qu'on lui fait, et aux philosophes en général, il dit : « Je viendrai en aide à ceux qui les font et j'en trouverai d'autres auxquels ils ne pensent pas. Et voici ce que je répondrai : Je ne suis pas sage, et, pour te faire plaisir, je ne le serai jamais. C'est pourquoi j'exige de moi, non d'être égal aux meilleurs, mais d'être meilleur que les plus mauvais. C'est assez pour moi de m'affranchir chaque jour de quelqu'un de mes vices et de corriger mes erreurs. Je ne suis pas parvenu à la santé et je n'y arriverai pas. J'applique des liniments plutôt que des remèdes à ma goutte, heureux si ses accès s'espacent et si elle me fait moins souffrir; comparé à vous, qui avez des pieds agiles, je suis un pauvre coureur².... Je ne parle pas pour moi; en effet, je suis au plus profond des vices, mais je parle pour celui qui a déjà réalisé quelque chose de la sagesse. On lui dit : Tu parles autrement que tu ne vis. Voilà ce qui a été objecté par les plus tristes sujets, — *malignissima capita*, — ennemis déclarés de ce qu'il y avait de meilleur, à Platon, à Epicure, à Zénon. En effet, tous ceux-là ne disaient pas comment ils vivaient eux-mêmes, mais comment il fallait vivre. Je parle de la vertu, je ne

¹ Tam diu descendum est quemadmodum vivas, quamdiu vivis.

² Delinimenta magis quam remedia podagræ meæ compono, contentus si rarius accedit et si minus verminatur. Vestris quidem pedibus comparatus, debilis cursor sum.

parle pas de moi. J'attaque les vices, d'abord les miens. Quand je le pourrai, je vivrai comme il faut vivre. Et cette malice empoisonnée ne me détournera pas des choses les meilleures¹. Ce venin, dont vous aspergez les autres et qui vous tue vous-mêmes, ne m'empêchera pas de persévérer à louer, non la vie que je mène, mais celle qu'il faut mener et de rendre mes hommages à la vertu et de la suivre de loin comme en rampant². » (*De vita beata*, ch. 18.)

N'y a-t-il pas là de quoi désarmer toute critique ? Je continue la citation avec le regret de faire une coupure : « Vous faites des objections à la vie de l'un, à la mort de l'autre, et devant les noms d'hommes grands pour quelque mérite supérieur, comme de petits chiens à la rencontre d'inconnus, vous aboyez³. Il vous est avantageux, en effet, que personne ne paraisse juste, comme si la vertu d'autrui était un reproche pour vos méfaits. Malgré vous, vous comparez ces belles choses à vos laideurs, et vous ne comprenez pas combien cela retombe sur vous. Car si ceux-là qui suivent la vertu sont avares, adonnés aux passions, ambitieux, qu'êtes-vous, vous auxquels le nom même de vertu est odieux ? vous niez qu'ils fassent ce qu'ils disent et qu'ils donnent l'exemple de leurs préceptes ; qu'y a-t-il d'étonnant, alors qu'ils disent des choses grandes, fortes, qui s'élèvent au-dessus de toutes les vicissitudes humaines ? Les philosophes ne font pas ce qu'ils disent ? mais ils font beaucoup de dire, de concevoir par leurs pensées des choses justes⁴. Car si leurs actes étaient de niveau avec leurs paroles, qui serait plus heureux qu'eux ? Cependant il n'y a pas lieu de mépriser les paroles bonnes et les cœurs pleins de bonnes pensées. Se livrer à ces méditations salutaires mérite des éloges, même quand ces médita-

¹ Nec malignitas me ista multo veneno tincta deterrebit ab optimis.

² Ne virus quidem istud me impediât, quo minus virtutem adorem et ex intervallo ingenti reptabundus sequar.

³ Et ad nomen magnorum ob aliquam eximiam laudem virorum, sicut ad occursum ignotorum hominum minuti canes latratis.

⁴ Non præstant philosophi quæ loquuntur ? Multum tamen præstant, quod loquuntur, quod honesta mente concipiunt.

tions n'aboutissent pas aux faits. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'ils n'atteignent pas le sommet par ces pentes ardues ? Considère plutôt avec respect ces hommes, même s'ils tombent dans leur effort vers ce qui est grand : *Sed viros suscipe etiamsi decidunt magna conantes*. (Voilà un beau spécimen du style lapidaire de Sénèque.) C'est noble, continue-t-il, tenant compte non de ses forces, mais des forces de la nature, de tendre vers les hauteurs, de s'y risquer et de concevoir par la pensée des choses plus grandes que celles même que des hommes doués d'un grand caractère peuvent effectuer. »

Là dessus, le tableau de la vie que le sage se trace, se terminant par ce trait : « A quelque moment que la nature me redemande mon esprit ou que la raison me donne congé, je m'en irai avec le témoignage d'avoir aimé la bonne conscience, les bonnes pratiques, *bona studia*, de n'avoir porté atteinte à la liberté de personne, d'avoir encore moins laissé entamer la mienne¹. » (*De vita beata*, ch. 20.)

Et il continue : « Celui qui se propose de faire cela, qui le voudra, qui l'essaiera, ira vers les deux. Oui, celui-là, même s'il ne va pas jusqu'au bout, aura cependant tenté de grandes choses. »

Voici maintenant comment Sénèque défend le sage qui, dit-on, méprise les richesses et ne dédaigne pas d'en posséder, méprise la santé et s'efforce de se porter bien, ne craint pas l'exil et pourtant, s'il le peut, vieillit dans sa patrie : « Le sage n'aime pas les richesses, mais il les préfère ; il ne les reçoit pas dans son cœur, mais dans sa maison ; il n'en repousse pas la possession, mais il en est le maître, et veut fournir par elles à sa vertu les moyens d'actes plus grands. Il n'y a pas de doute que l'homme sage a des ressources plus grandes pour déployer son esprit dans les richesses que dans la pauvreté. Dans la pauvreté, il n'y a de possible qu'un seul genre de vertus, qui consiste à n'être pas ébranlé, à n'être pas déprimé ; dans les richesses, il y a et la tempérance, et la

¹ *Quandocumque autem natura spiritum repetet, testatus exibo, bonam me conscientiam amasse, bona studia : nullius per me libertatem imminutam, minime meam.*

libéralité, et la diligence, et la bonne administration, et la magnificence, qui vont avoir le champ ouvert; et, pour en finir, veux-tu savoir quelle place différente ont les richesses chez toi et chez moi? Chez moi, si elles venaient à disparaître, elles ne m'enlèveraient qu'elles-mêmes; toi, tu serais dans la stupeur, et tu te ferais l'effet d'avoir été dépouillé de toi-même, quand elles t'auraient quitté. Chez moi, les richesses occupent une certaine place; chez toi, la première; enfin, mes richesses sont à moi; toi, tu appartiens à tes richesses¹. » (*De vita beata*, ch. 22.)

Bref, les principes de Sénèque ne l'empêchaient pas de posséder des richesses; il les plaçait parmi les choses neutres, qui ne valent que selon l'usage qu'on en fait. Il aurait pu dire comme Paul : « Je sais être dans l'abondance, je sais être dans la pauvreté. »

IV

Ses principes ne l'empêchaient pas non plus d'occuper des fonctions publiques, tant qu'il le pouvait, sans manquer à sa dignité et en rendant des services. Il n'était pas disciple d'Epicure, qui voulait que le sage se tint à l'écart de la vie publique. Ce philosophe avait mis, selon le mot de Sénèque, Dieu en dehors du monde et l'homme en dehors de la société. Sénèque se réclamait de Zénon, de Cléanthe, de Chrysippe, dont aucun, dit-il, ne mit la main aux choses publiques, tout en engageant les autres à le faire. *Quorum nemo ad republicam accessit, nemo non misit.* (*De tranquillitate animi*, ch. 1.)

Et nous trouvons sur ce point une page qui paraît autobiographique et qui est fort suggestive, dans son traité *De tranquillitate animi* :

Il était de goût simple; il était même par nature parcimonieux; ensuite il nous apprend que, simple pédagogue, il se

¹ Apud me divitiæ aliquem locum habent, apud te summum; ad postremum divitiæ meæ sunt, tu divitiarum es.

vit transporté dans un milieu de luxe¹, entouré d'une armée d'esclaves mieux vêtus que de simples particuliers, dans un palais où l'on foulait aux pieds les richesses. Ce luxe le confondit, lui qui sortait d'un long séjour de privations. Ses yeux furent éblouis, ses yeux plus que son esprit.... « Rien de tout cela ne me change, mais j'en suis pourtant ébranlé. Il me plaît de suivre la rigueur des préceptes et de me mêler aux affaires publiques, non que je sois séduit par la pourpre et les faisceaux, mais afin d'être en état de rendre plus de services à mes amis et à mes proches, et à tous les citoyens, ensuite à tous les hommes. Je suis Zénon, Cléanthe, Chrysippe. Dès que quelque chose d'insolite choque mon esprit, dès qu'il se présente quelque chose ou d'indigne, comme cela peut se rencontrer dans toute vie d'homme, ou qui occasionne trop d'embarras, ou qui exige plus de temps que cela ne vaut, je rentre dans ma retraite; et, comme le bétail, même fatigué, rentre au bercail d'un pas plus alerte, il me plaît d'enfermer ma vie dans les murs de ma maison². Que personne ne me fasse perdre un jour; il ne pourrait rien me donner en retour, qui eût ce prix. Que l'esprit s'applique à soi-même, qu'il se cultive, qu'il ne fasse rien d'étranger, rien qui doive être soumis au jugement d'autrui, *quod spectet ad judicem*, qu'il chérisse son repos, affranchi de tout souci public ou privé. Mais lorsqu'une lecture plus forte l'exalte et que de grands exemples l'aiguillonnent, il est loisible de courir au forum, de prêter sa voix à autrui, de lui venir en aide, quand même cela ne devrait servir à rien; du moins, ou aurait fait effort pour être utile », etc. (*De tranquillitate animi*, chap. 1.)

Voilà bien sa règle de conduite : occuper des charges publiques, tant qu'on le peut, sans que la dignité en souffre, mais surtout en vue de se rendre utile; au premier signe de danger pour son repos d'esprit et pour sa liberté, rentrer

¹ C'est évidemment à son retour de l'exil en Corse, quand il fut appelé par Agrippine à devenir le précepteur de Néron.

² Et quemadmodum pecoribus, fatigatis quoque, velocior domum gradus est, placet inter parietes suos vitam coercere. (*De tranquillitate animi*. Ch. 1.)

dans la retraite, et n'en sortir occasionnellement que pour défendre au forum un ami, une bonne cause.

Il trouve sur ce point qu'Athénagore, un épicurien sans doute, est trop absolu, dans la règle qu'il donne au sage de s'abstenir dans tous les cas des affaires publiques. « Je ne nierai pas, dit-il, qu'il ne faille quelquefois s'en retirer, mais par une retraite graduelle, en sauvant ses enseignes, en défendant son honneur militaire¹. Ils sont respectés, et obtiennent de meilleures conditions de leurs ennemis, ceux qui se rendent les armes à la main. Voici ce que je pense que doit faire la vertu et celui qui s'y adonne. Si la fortune l'emporte, et enlève tout moyen d'agir, il ne s'agit pas de fuir à l'instant en jetant ses armes, en cherchant à se cacher comme s'il y avait un lieu où la fortune ne puisse atteindre. Mais il faut se mêler aux affaires publiques avec plus de réserve et trouver avec discernement quelque chose par où l'on soit utile à la société. La carrière militaire vous est-elle fermée ? il y a les emplois civils. Faut-il s'enfermer dans la vie privée ? que l'on soit orateur. Faut-il se taire ? qu'on aide ses concitoyens de son assistance secrète. Est-il périlleux de se risquer au forum ? Dans les demeures privées, dans les salles de spectacle, dans les banquets, qu'on soit bon commensal, hôte fidèle, convive tempérant. Que si l'on ne peut exercer les offices du citoyen, qu'on exerce ceux de l'homme² ; c'est pour cela que nous ne nous enfermons pas dans les murs d'une cité, mais nous nous mettons en relation avec le monde entier, et nous déclarons que notre patrie, c'est le monde, afin de donner plus de champ à notre vertu. Jamais, finit-il pas dire, les choses n'en viennent à ce point qu'il n'y ait place pour aucune œuvre bonne³. » Encore ici, même règle et même défense.

Voilà déjà notre terrain déblayé ; nous commençons à comprendre que nous avons en Sénèque un ami de la sa-

¹ Nec ego negaverim aliquando cedendum. Sed sensim relato gradu et salvis signis, salva militari dignitate.

² Officia si civis amiserit, hominis exerceat.

³ Numquam enim usque eo interclusa sunt omnia, ut nulli actioni honestæ locus sit. (De tranquillitate animi. Ch. 3.)

gesse qui l'a étudiée pour lui-même, en vue de se l'appliquer et de l'appliquer ensuite aux autres, non à un rhéteur et à un sophiste qui en a fait métier et marchandise.

V

Nous allons essayer de connaître sa pensée, assuré qu'il l'a prise lui-même au sérieux.

Qu'il l'ait prise au sérieux, cela deviendra encore plus évident si nous relevons certains traits négatifs de notre philosophe.

Sénèque n'aimait pas en général, c'est trop peu dire, il blâmait l'érudition vaine et les subtilités ridicules auxquelles se livraient même des philosophes de son école, l'école stoïcienne. Nous allons insister sur ce point.

« Savoir plus qu'il ne faut, c'est de l'intempérance ¹, dit-il.

Le grammairien Didyme écrivit quatre mille livres : il faut le plaindre d'avoir dû lire tant de choses inutiles. Dans ces livres, il cherche quelle fut la patrie d'Homère, quelle fut la vraie mère d'Enée ; il se demande si Anacréon fut plus porté aux plaisirs de l'amour qu'à l'ivrognerie, si Sapho fut une femme publique et d'autres choses encore qu'il faudrait oublier si on les savait. Va donc, et dis après cela que notre vie n'est pas longue. Et même quand tu examineras les nôtres (les Stoïciens), je te montrerai chez eux des choses à retrancher à coup de hache. Nous perdons beaucoup de temps et nous ennuyons les autres, pour mériter qu'on dise de nous : Quel savant homme ! Contentons-nous d'un qualificatif plus rustique : Quel homme de bien ² ! » (Ep. 88.) Nous pourrions allonger la citation.

C'est en raison du même sentiment que Sénèque blâme les lectures nombreuses et hâtives. Qu'aurait-il dit s'il avait vécu dans nos temps de journaux et de revues ?

« Prends garde, dit-il, à Lucilius (ép. 2) que cette lecture

¹ Plus scire quam sit satis, intemperantiæ genus est.

² Magno impendio temporum, magna alienarum aurium, laudatio hæc constat : o hominem litteratum. Simus hoc titulo rusticiore contenti : o virum bonum.

de beaucoup d'auteurs et des livres de toute sorte ne soit vagabondage et inconstance¹. Il n'est nulle part celui qui est partout. La multitude des livres dissipe l'esprit. C'est pourquoi puisque tu ne peux pas lire tout ce que tu as, qu'il te suffise d'avoir tout ce que tu lis. Tu me dis que tu parcoures tantôt ce livre-ci, tantôt ce livre-là. C'est d'un estomac malade que de goûter à beaucoup de mets : dès qu'ils sont trop variés, ils gâtent (*inquinant*) l'estomac mais ne nourrissent pas. C'est pourquoi lis toujours de bons auteurs et tu peux de temps en temps t'adresser à d'autres, reviens aux anciens. » (Ep. 2.)

« Tu te plains, écrit-il dans l'ép. 45, d'avoir peu de livres : il importe peu que tu en aies beaucoup, mais que tu en aies de bons ; seule, la lecture bien réglée profite, la lecture variée fait plaisir. Celui qui veut arriver au but qu'il se propose, doit suivre un seul chemin : qu'il n'en suive pas plusieurs ; ce n'est pas là aller, c'est errer. Je voudrais, dis-tu, que tu me donnes des livres plutôt que des conseils : Je suis bien prêt à t'envoyer tous les livres que je puis avoir et je te donnerais toute ma bibliothèque², et si je pouvais, je me transporterais auprès de toi et je m'imposerais cette expédition malgré mon âge, si je n'avais lieu de craindre que tu n'eusses bientôt assez de moi. Ni Charybde, ni Scylla, ni ce détroit que la fable a rendu redoutable, ne me feraient peur : je les passerais à la nage plutôt qu'en bateau, pourvu que je pusse t'embrasser et juger par moi-même de tes progrès spirituels. Au reste, parce que tu me demandes mes livres, je ne me crois pas pour cela plus éloquent, pas plus que je ne penserais que je suis beau, si tu me demandais mon portrait. » (Ep. 45.)

Enfin, sur ce sujet de la lecture, nous allons faire quelques emprunts à la lettre 84 qui est capitale : « La lecture nourrit l'esprit et elle le restaure quand il est fatigué par le travail,

¹ Illud autem vide ne ista lectio multorum auctorum, et omnis generis voluminum habeat aliquid vagum et instabile.

² Ego vero quoscumque libros habeo mittere paratus sum et totum horreum excutere. Littéralement : Je suis prêt à te vider mon grenier.

mais ne le restaure pas cependant sans travail. Nous ne devons pas seulement écrire, ni seulement lire, il faut alterner les deux et les régler l'un par l'autre, de façon que tout ce que l'on a recueilli dans ses lectures, on lui donne un corps en écrivant. Nous devrions imiter les abeilles, qui ne trouvent pas dans les fleurs le miel tout fait, mais transforment en miel ce qu'elles recueillent sur les fleurs (je résume). Ainsi de l'estomac, il faut qu'il fasse subir une transformation aux aliments pour qu'ils nous nourrissent ; tant qu'ils restent tels quels, ils le chargent. Faisons de même pour ce qui doit nourrir nos esprits. Ne laissons pas intactes et à l'état de corps étrangers les choses que nous avons absorbées : digérons-les. Sans quoi, elles iront dans la mémoire, mais non dans l'esprit (*ingenium*). Donnons-leur notre assentiment et faisons-les nôtres, afin que toutes ces choses forment un corps, une masse homogène. Quand même la ressemblance s'accuse de toi à quelqu'un pour qui tu as une admiration profonde, je veux que tu lui ressembles comme un fils, non comme une copie : une copie est chose morte¹. »

Donc, pas d'érudition inutile, pas de lecture vaine : Ne prenons pas plus que nous ne pouvons digérer et que nos lectures puissent entrer dans la substance de notre esprit et de notre être moral.

C'est le souci de l'être moral, de la « bona mens », dont il parle souvent, qui détermine son attitude à l'égard de ce qu'on appelait alors les arts libéraux, la science d'alors (Ep. 88) : « Je n'ai pas en haute estime, écrit-il, je ne mets pas au nombre des choses bonnes (*bona*) ce qui aboutit à l'argent : Ce sont des sciences lucratives (ou qui se paient²), *meritoria artificia*, et qui ne sont utiles qu'autant qu'elles préparent l'esprit mais sans le retenir. En effet, il ne faut s'y attarder qu'autant que l'esprit ne peut rien faire de plus grand. Ce sont nos rudiments, non nos œuvres. Tu vois pourquoi ces études sont appelées libérales : c'est parce

¹ Etiam si alicujus in te comparebit similitudo, quem admiratio tibi altius fixerit, similem esse te volo quomodo filium, non quomodo imaginem. Imago res mortua est.

² Nullum studium suspicio, nullum in bonis numero, quod ad æs exit.

qu'elles sont dignes de l'homme libre. Au reste, il n'y a qu'une étude vraiment libérale, c'est celle qui rend libre, c'est l'étude élevée, forte, généreuse de la sagesse ; les autres sont petites et conviennent aux enfants. Nous ne devons pas les apprendre mais les avoir apprises. Certains ont pensé qu'il fallait se poser la question au sujet des études libérales : si elles formaient l'homme de bien. Elles ne le promettent même pas ni ne s'occupent de cette science (et les sciences dont il parle ce sont la grammaire, la géométrie, l'arithmétique, la musique, l'histoire et même l'astronomie et tout ce qui s'enseignait dans les écoles de son temps). Le grammairien s'occupe de l'art de parler et, s'il veut étendre un peu plus sa compétence, il s'occupera des histoires. Qu'y a-t-il en tout cela pour préparer le chemin de la vertu ? Le compte des syllabes, le souci des mots, la mémoire des fables, la loi et la mesure des vers, qu'y a-t-il là pour me rendre plus fort, pour dominer l'ardeur de mes désirs, pour réfréner mes passions ? Le géomètre m'enseigne à mesurer des champs ; qu'il m'enseigne plutôt à mesurer ce qui suffit à l'homme. L'arithmétique m'enseigne à compter et à mettre mes doigts au service de l'avarice ; qu'elle m'enseigne plutôt que tous ces calculs importent fort peu, qu'il n'est pas plus heureux celui dont le patrimoine fatigue les tabellions. A quoi me sert de savoir partager un champ en parties égales, si je ne sais pas partager avec mon frère¹ ? A quoi me sert de calculer exactement la contenance d'un champ et de découvrir la moindre erreur de calcul, si un voisin puissant et qui empiète sur moi me rend chagrin ? Tu m'enseignes à ne rien perdre de mes limites ; mais je veux apprendre comment je pourrais tout perdre sans perdre ma gaité. Tu sais mesurer les cercles, tu réduis en carré n'importe quelle figure, tu dis la distance qui sépare les astres ; il n'y a rien que tu ne puisses mesurer ; si tu es si habile, mesure l'esprit de l'homme. Dis quelle est sa grandeur, dis qu'elle est sa petitesse². Tu sais ce qu'est la ligne droite : à quoi cela te sert-il,

¹ Quid mihi prodest scire agellum in partes dividere, si nescio cum fratre dividere.

² Si artifex es, metire hominis animum, dic quam magnus sit, dic quam pusillus

si tu ignores ce qui est droit dans la vie? Une seule chose rend l'esprit parfait, c'est la science immuable du bien et du mal et cette science est du ressort de la philosophie seule. Aucune autre science ne s'occupe du bien et du mal¹. » Et Sénèque passe en revue toutes les vertus : le courage, la fidélité (*fides*), ce bien sacro-saint du cœur de l'homme, qu'aucune nécessité ne peut contraindre à faiblir, qu'aucun prix ne peut corrompre : « brûle, dit-elle, frappe, tue, je ne trahirai pas, mais plus tu me feras souffrir pour m'arracher mes secrets, plus profond je les cacherai. Est-ce que les sciences peuvent faire des caractères de cette trempe? etc. »

Il me semble que le vieux Sénèque nous donne ici une leçon. Nous nous laissons intimider par les sciences, par la science, comme d'autres s'en enorgueillissent ; mais ne pourrions-nous pas prendre vis-à-vis des sciences, même développées, de notre temps, l'attitude de Sénèque ? Elles ne s'occupent pas plus du bien et du mal que les études libérales d'alors (*liberalia studia*), et ne donnent à ceux qui s'y livrent pas plus de vertus morales. Ce n'est pas leur affaire ; elles ne l'ont jamais promis, car si elles l'avaient promis, c'est alors qu'on pourrait parler de leur banqueroute. Et je ne doute pas qu'aujourd'hui Sénèque n'eût allongé sa tirade : Qu'importe, aurait-il dit, que vous alliez plus vite, si c'est pour accomplir de mauvais desseins ? Qu'importe que vous ayez la poudre et tant d'explosifs, si c'est pour répandre plus de sang et pour être plus tranquillement injustes ?

Au reste, dit-il, le désir de savoir plus qu'il n'est nécessaire est un genre d'intempérance.

VI

Après avoir mis les sciences libérales, les sciences tout court à leur place, et repris la vaine érudition, Sénèque se tournait vers les philosophes, ceux qui cultivaient la philosophie et trouvait des reproches à leur faire. Il n'aimait pas

¹ Una re consummatur animus, scientia bonorum ac malorum immutabili quæ soli philosophiæ competit.

ceux qui en faisaient un métier lucratif, ceux qui lui demandaient le thème de beaux développements et recherchaient les applaudissements publics. Qu'y a-t-il de plus honteux, écrit-il, que la philosophie recherchant les acclamations¹ ? Est-ce qu'un patient loue le chirurgien qui l'opère ? Qu'on laisse ces démonstrations aux arts qui ont pour but de plaire au peuple ; que la philosophie soit entourée de vénération (*adoretur*). On peut permettre quelquefois aux jeunes gens de donner carrière à ce qu'ils éprouvent. Qu'ils le fassent alors, comme pour obéir à un sentiment irrésistible. De tels applaudissements donnent de la force aux exhortations chez ceux qui les entendent et stimulent le cœur des adultes. Que l'admiration se rapporte aux choses, non aux paroles habilement arrangées. Au reste, l'éloquence nuit à son sujet, si elle attire non vers les choses dont elle traite, mais vers elle². Il n'y a pas de doute que la philosophie n'ait fait du mal quand elle s'est ainsi prostituée. Ce n'est que dans son sanctuaire qu'elle peut être montrée, si seulement elle a à son service non un commis-voyageur mais un prêtre³ ? » (Ep. 52.)

Sénèque réproouve les subtilités, les questions vaines, l'abus des syllogismes ou de telle autre forme artificielle de raisonnement ; il cite, en l'approuvant, Cicéron disant que quand il devrait vivre deux fois plus, il n'aurait pas le temps de lire les poètes lyriques non plus que les dialecticiens. « Ceux-là s'amuse par profession, ceux-ci estiment qu'ils font quelque chose de sérieux. Que te mets-tu l'esprit à la torture et te morfonds-tu sur cette question qu'il est plus habile de mépriser que de résoudre ? C'est le fait de quelqu'un qui est tranquille et qui part à son aise, de ramasser les moindres choses, mais quand l'ennemi est sur tes talons

¹ Quid enim turpius philosophia captante clamores. (Ep. 52.)

² Alioqui nocet illis audientibus eloquentia, si non rerum cupiditatem facit, sed sui.

³ Damnum quidem fecisse philosophiam, non erit dubium, postquam prostituta est : Sed potest in penetralibus suis ostendi, si modo non *institorem*, sed *antistitem* nacta est.

et que l'armée lève le camp la nécessité oblige à jeter ce que tu avais amassé dans les loisirs de la paix. Je n'ai pas le temps de courir après des mots recherchés, ni d'exercer sur eux ma subtilité. Je n'ai pas de loisir pour ces sottises, j'ai une grande affaire sur les bras. Laquelle ? la mort me suit, la vie s'en va : c'est dans ce sens qu'il faut que tu m'instruises, fais que je ne fuie pas la mort et que la vie ne m'échappe pas¹. » (Ep. 49.)

Aussi blâme-t-il les anciens eux-mêmes malgré tout le respect qu'il leur porte : ils auraient peut-être, dit-il, trouvé les choses nécessaires s'ils n'avaient pas aussi cherché les superflues. (Ep. 45.)

Il blâme aussi l'abus du syllogisme et des formes artificielles du raisonnement, qui faisaient rage dans les écoles philosophiques et qu'il trouve plutôt faibles quand il s'agit de persuader le bien et de disposer à l'action. Un exemple entre autres :

« Ainsi Zénon, dit-il, très grand homme et le fondateur de cette secte la plus forte et la plus sainte, veut nous détourner de l'ivrognerie et voici comment il démontre par un syllogisme que l'homme de bien ne doit pas s'enivrer (Ep. 83) : Personne ne confie un secret à un ivrogne, or on confie un secret à l'homme de bien, donc l'homme de bien ne sera pas un ivrogne. » Sénèque tourne en ridicule ce syllogisme en lui opposant celui-ci : « Personne ne confie un secret à un homme qui dort, or on confie un secret à un homme de bien, donc un homme de bien ne dort pas. Ce n'est pas par des syllogismes qu'on doit combattre l'ivrognerie. Dis plutôt combien il est honteux de s'ingérer plus qu'on ne peut contenir et de ne pas connaître la mesure de son estomac. Que de choses font les gens ivres dont ils rougissent quand ils sont sortis de l'ivresse ! Dis que l'ivrognerie n'est pas autre chose qu'une folie volontaire : qu'elle devienne une habitude, c'est de la fureur. Cite des exemples. Celui d'Alexandre. L'ivro-

¹ Non vaco ad istas ineptias, ingens negotium in manibus est. Quid agam ? Mors me sequitur, fugit vita : adversus hæc doce aliquid, effice ne ego mortem fugiam, vita me non effugiat.

gnerie ne crée pas les vices, mais les manifeste ; elle enlève la pudeur de pécher... Quelle est cette gloire de supporter beaucoup de boisson ? Alors que la palme t'est restée et que tes compagnons d'orgie, couchés par terre et vomissants, ne relèvent plus tes défis à boire, alors que tu as vaincu par cette vertu magnifique et que personne n'a ta capacité de vin, tu es vaincu par le tonneau¹. » (Ep. 83.)

Voici encore l'exemple d'un syllogisme qu'il raille : « Notre Zénon, écrit-il (ép. 82), fait usage de ce syllogisme : Aucun mal n'est glorieux, or la mort est glorieuse, donc la mort n'est pas un mal. Le beau service que tu m'as rendu : me voilà affranchi de crainte ! Après cela, je tendrai le cou sans hésiter ! Ne vas-tu pas me tenir un langage plus sérieux ? tu ne veux pourtant pas faire rire celui qui va mourir ? Non par Hercule, je ne saurais dire s'il est plus sot celui qui par ce raisonnement pense détruire la crainte de la mort, que celui qui s'efforce de le réfuter comme si ce syllogisme atteignait son but. Il faut, dit-il après avoir consenti à le discuter, plaider plus simplement pour la vérité et plus fortement contre la crainte de la mort. Il cite le mot de Léonidas aux trois cents qu'il conduisait. « Déjeunez, mes compagnons, leur dit-il, comme des gens qui dîneront chez Pluton ! » et celui de ce général romain qui dit à ses soldats : « Il faut aller, mes camarades, là d'où il n'est pas nécessaire de revenir. » Tu vois par là combien la vertu est simple, et comment elle sait commander. Quel est l'homme que vos syllogismes et dilemmes ont rendu plus fort, plus vaillant ? Ils brisent le cœur qu'il ne faut jamais moins contracter, ni engager dans des raisonnements subtils et épineux que lorsqu'il s'agit d'une grande entreprise. Ce n'est pas à trois cents hommes, c'est à tous les mortels qu'il faut enlever la crainte de la mort. Comment vas-tu leur enseigner qu'elle n'est pas un mal ? Comment vas-tu triompher des opinions de tous les temps dont on est imbu dès l'enfance ?... Tu arranges des paroles captieuses, tu formes un tissu de syllogismes : il faut de grands

¹ *Quæ gloria est capere multum ?... Cum superstes toti convivio fueris, cum omnes viceris virtute magna, et nemo tam vini capax fuerit, vinceres a dolio.*

projectiles pour frapper les grands monstres. Et contre la mort, tu décoches de petits traits : tu reçois l'assaut d'un lion avec une alène ! Ils sont bien effilés, les arguments que tu donnes. Rien n'est plus aigu que la barbe des épis. Certaines choses sont rendues inutiles et inefficaces par leur subtilité même¹. (Ep. 82, à la fin.)

Sénèque n'a pas plus de goût pour les questions oiseuses qui ne servent qu'à exercer l'esprit sans profiter aux bonnes mœurs : on fait des nœuds, dit-il, pour le plaisir de les dénouer². C'était là faire de la philosophie, non pour la vie mais pour l'école.

Il cite et consent à discuter quelques-unes de ces questions : si le bien est un corps ; si le sage peut être utile à un sage, étant donné que le sage se suffit à lui-même ; si les vertus sont des êtres vivants, *animalia* ; si, la sagesse étant un bien, être sage en est un aussi : les Stoïciens le niaient, Sénèque l'affirme plutôt ; et chaque fois, il proteste contre ces arguties inutiles, où il n'entre que pour faire plaisir à son correspondant.

« Je vous en conjure, dit-il, pourquoi risquons-nous de diminuer le respect si nécessaire que nous devons aux anciens et aux meilleurs des hommes, en traitant une opinion qui n'est peut-être pas fausse mais qui est inutile. Quelle utilité pour moi de savoir si la sagesse est autre chose qu'être sage ? quelle utilité pour moi de savoir si être sage est un bien ? je veux être téméraire, je risque ce vœu : je souhaite que tu aies la sagesse et que moi je sois sage : nous serons pareils. Mais plutôt montre-moi le chemin qui conduit à ces choses. Quelle différence y a-t-il entre la sagesse et être sage ? je l'ignore. Je sais qu'il n'importe pas que je le sache ou que je l'ignore. Dis-moi, lorsque je l'aurai appris, serai-je sage ? Pourquoi donc me retiens-tu au milieu des mots de la sa-

¹ Et adversus mortem tu tam minuta jacularis ? Subula leonem excipis. Nihil acutius arista, quædam inutilia et inefficacia ipsa subtilitas reddit.

² Nectimus nodos et ambiguam significationem verbis alligamus, deinde dissolvimus : tantum nobis vacat ? Jam vivere, jam mori scimus ? (Ep. 45.)

gesse plutôt qu'au milieu de ses œuvres ¹. Rends-moi plus fort, rends-moi plus ferme, rends-moi égal à la fortune, rends-moi supérieur à elle. Or je puis lui être supérieur si je fais tout ce que j'apprends. » (Ep. 117, à la fin.)

Après avoir consenti à traiter la question de savoir si le bien est un corps, il dit : « J'ai fait ce que tu as voulu : je me dirai à moi-même ce que tu es sur le point de dire : nous venons de faire une partie d'échecs (de jouer aux *latrunculi*) ; on dépense sa subtilité en choses vaines, tout cela ne fait pas de nous des gens de bien mais des lettrés. C'est chose plus simple d'être sage, il n'est pas besoin de beaucoup de lettres pour avoir l'âme saine, mais comme nous allons en tout jusqu'aux choses vaines, ainsi faisons-nous pour la philosophie. De même que nous faisons des excès en tout, ainsi en faisons-nous en culture littéraire. Nous nous instruisons non pour la vie mais pour l'école ². » (Ep. 106, à la fin. cf. 109 à la fin.)

De même après avoir traité la question de savoir si les vertus sont des animaux (Ep. 113), il ajoute : « Je ne puis pas à cette place répéter le mot de Cécilius : ô solennelles inepties ! Elles sont ridicules. Que ne traitons-nous plutôt un sujet qui nous soit utile et salutaire et ne cherchons-nous comment nous pourrions arriver aux autres vertus, quel chemin nous y pourra conduire ? Enseigne-moi, non que le courage est un animal, mais qu'aucun animal ne peut être heureux sans courage, s'il n'est armé contre la fortune, s'il n'a vaincu d'avance par ses méditations tous les coups du sort avant d'en être atteint. Qu'est-ce que le courage ? le rempart inexpugnable de la faiblesse humaine. L'empire sur soi est le plus grand empire. Enseigne-moi quelle chose sacrée c'est la justice, se préoccupant du bien d'autrui, ne demandant qu'à s'exercer, qu'elle n'a rien à démêler avec l'ambition et l'opinion, qu'elle se plaît à elle-même. Qu'avant toutes choses, chacun se persuade ceci à soi-même : il faut que je sois juste

¹ Cur ergo potius inter vocabula me sapientiæ detines quam inter opera ?

² Quemadmodum omnium rerum, sic litterarum quoque intemperantia laboramus, non vitæ sed scholæ discimus.

gratis. C'est peu : il faut que chacun se persuade encore que c'est son bonheur de s'adonner spontanément à cette très belle vertu ; afin que toutes ses pensées soient aussi éloignées que possible de ses intérêts privés. Ne cherche pas une plus grande récompense de la justice que d'être juste. Et encore mets-toi bien dans l'esprit ce que je te disais, il n'y a pas longtemps : il importe peu que beaucoup connaissent ton équité. Celui qui veut publier sa vertu¹, ne travaille pas pour la vertu, mais pour la gloire. Tu ne veux pas être juste sans gloire ? mais, par Hercule, souvent tu devras l'être avec une mauvaise renommée. Et alors, si tu es sage, la mauvaise renommée, acquise en faisant bien, te sera douce². » (Ep. 113.)

Après ces diverses citations, il me semble que le caractère de Sénèque doit se dégager : on doit reconnaître en lui un homme qui est tout à fait l'opposé d'un rhéteur et d'un sophiste, d'un philosophe par métier. Il a étudié la philosophie par goût de sagesse et pour en faire l'application à la vie de chaque jour en attendant la mort. Ce résultat ira toujours se confirmant, je l'espère.

Nous n'avons jusqu'à maintenant que les préliminaires de notre sujet, nous avons dit plutôt ce que Sénèque n'était pas : il nous reste à dire quelle fut sa pensée, après avoir donné sur lui quelques détails biographiques.

¹ Cf. Mat. VI, 1 et ss.

² Qui virtutem suam publicari vult, non virtuti laborat sed gloriæ. Non vis esse justus sine gloria ? At mehercules sæpe justus esse debetis cum infamia. Et tunc, si sapis, mala opinio bene parta delectat. — Cf. Mat. V, 10, 11.

(A suivre.)
